

ainsi... se disait Marie. C'est la magistrature qui leur donne cet aspect sévère... Albert reviendra certainement. D'ailleurs, je le verrai demain, à l'atelier de M. Servet, et je saurai par lui ce qu'il faut conclure de l'attitude de son père.

Mlle Bressolles déjeuna de grand appétit, revêtit ensuite une robe chaude, mais assez courte pour ne point gêner ses mouvements, examina ses patins mis en lieu sûr depuis le précédent hiver avec toutes les précautions utiles pour que la rouille ne pût en attaquer l'acier, attacha sur sa tête une petite toque en plumes de lophophore, prit un pardessus de fourrure et descendit au salon où sa mère se trouvait en compagnie de l'ex-architecte.

Une voiture attelée attendait dans la cour de l'hôtel.

Mme Bressolles semblait fort gaie et se montrait gracieuse et prévenante pour Ludovic, qu'un si grand changement dans les habitudes de sa femme remplissait de surprise et, nous devons ajouter : de défiance.

A une heure précise, on annonça Maurice.

— Vous êtes d'une exactitude merveilleuse ! Je vous en complimente et vous en remercie... s'écria Mme Bressolles. Vous voyez que nous sommes prêtes...

Maurice répondit naturellement qu'en semblable occurrence l'exactitude était un plaisir bien plus qu'un devoir, serra toutes les mains, échangea quelques phrases banales avec l'ex-architecte, puis il offrit son bras à Valentine pour la conduire à la voiture.

La mère et la fille se placèrent sur la banquette du fond.

Le jeune homme s'assit en face d'elles, et le cocher reçut l'ordre de toucher au bois de Vincennes.

La journée était belle, quoique le froid fût vif et le ciel un peu sombre.

Il ne tombait point de neige, et la gelée persistante rendait les routes merveilleusement nettes et unies.

Pendant le trajet Maurice se montra charmant. Sa gaieté de bonne compagnie ne tarissait pas.

Nous savons déjà qu'il ne manquait point d'esprit et qu'il causait agréablement.

Marie prit un extrême plaisir à l'entendre raconter des anecdotes de la vie parisienne. Elle trouvait drôles ses excentricités voulues de langage. Bref, il ne déplaisait point.

Nos trois personnages étaient donc en parfaite intelligence quand la voiture, après avoir suivi l'avenue Daumesnil, s'engagea dans l'allée carrossable qui longe le lac.

Maurice donna des instructions au cocher.

Il lui indiqua l'endroit où il devait stationner, afin qu'on eût la certitude de le retrouver sans peine pour le retour.

Tout étant bien convenu, Mme Bressolles, sa fille et leur cavalier traversèrent la pelouse à demi couverte de grésil, pour gagner la place où une vingtaine de patineurs tout au plus prenaient leurs ébats sous les regards attentifs de deux douzaines de curieux.

On pourrait s'étonner d'un si petit nombre d'amateurs, quand il s'agissait d'un sport devenu très à la mode depuis quelques années.

Rien de plus simple cependant.

C'était alors et c'est encore aujourd'hui au bois de Boulogne que les chevaliers du patin se donnaient et se donnent rendez-vous. Il leur faut la foule enthousiaste et les admirations bruyantes.

Les patineurs modestes, inexpérimentés ou doutant d'eux-mêmes, épris enfin d'une quasi-solitude, viennent donc à peu près seuls au lac du bois de Vincennes.

Le froid très vif et le temps très sombre n'étaient point, d'ailleurs, de nature à attirer les promeneurs. Maurice eut un sourire de satisfaction en voyant combien étaient clairsemés les patineurs et les curieux.

On s'arrêta sur les bords du lac.

Valentine et le jeune homme attachèrent solidement les patins de Marie ; Mme Bressolles et Maurice chaussèrent les leurs, puis tous les trois descendirent sur la glace.

Au moment où la voiture faisait halte dans l'allée circulaire Maurice, occupé à donner successivement la main à la mère et à la fille pour les aider à mettre

pied à terre, n'avait pas remarqué deux bons vieux bourgeois qui se promenaient côte à côte, enveloppés dans de longues pelisses fourrées, le visage aux trois quarts enfoui sous d'amples cache-nez, et les mains dans les poches...

En apercevant le jeune homme, les bons bourgeois ralentirent le pas et échangèrent quelques mots à voix basse.

Nos lecteurs ont déjà deviné Lartigues et Verdier, vieillissés à dessein et mettant à exécution leur projet d'assister à l'exécution du plan de leur jeune associé.

Ils gagnèrent la rive du lac et se mêlèrent aux curieux.

Nos trois patineurs faisaient merveille.

Marie, un peu intimidée dans le premier moment, avait reconquis bien vite son aplomb et filait légèrement à côté de sa mère et de Maurice, qui tous deux étaient d'une agréable force.

Le jeune homme avait pris le chemin des Cascadelles.

Son œil interrogeait de loin l'endroit où la glace mal reformée devait se rompre.

Ce côté du petit lac—(ainsi qu'il l'avait fort bien prévu la nuit précédente)—était absolument désert.

Un mauvais sourire crispa la lèvre de Maurice sous sa fine moustache soyeuse mais, jugeant qu'il fallait attendre encore, il pivota, rebroussa chemin et revint vers le centre du patinage.

Valentine et Marie marchaient de front avec lui.

Tous les trois allaient fort vite.

Deux patineurs arrivaient en sens inverse depuis l'extrémité du lac, deux jeunes gens pleins d'aisance et de cette grâce cavalière qui prouve l'habitude du patin autant que la force et la souplesse du jarret.

Marie les regardait machinalement venir de son côté.

Tout à coup elle ralentit ses élan, et son cœur se mit à battre avec une violence inaccoutumée.

Il lui semblait reconnaître un des jeunes gens, mais elle craignait de se tromper.

—Que fais-tu donc, Marie?... lui demanda Mme Bressolles en la voyant rester en arrière. Allons, rejoins-nous.

Marie obéit, mais avec mollesse.

Les deux patineurs avançaient, rapides comme un train-éclair.

Ils dépassèrent Valentine et Maurice sans les regarder et croisèrent Marie.

Celle-ci ne put retenir un faible cri de joie...

—M. Albert !... fit-elle.

Le fils du juge d'instruction, car en effet c'était bien lui, reconnut la jeune fille, tourna brusquement et revint à elle.

—Quelle heureuse rencontre, mademoiselle ! —lui dit-il.

Marie s'était arrêtée.

—Bien heureuse... murmura-t-elle, et bien inattendue...

—Par quel hasard êtes-vous ici ?

—J'y suis avec ma mère et M. Maurice Vasseur... Tenez, les voilà qui reviennent...

Et elle désignait de la main Valentine et le jeune homme qui, ne la voyant plus auprès d'eux, accouraient à sa recherche.

—Et vous-même, comment êtes-vous à Vincennes ? demanda Mlle Bressolles.

—Je suis venu voir un de mes amis, officier d'artillerie, et il m'a proposé une partie de patinage...

—Monsieur votre père ne vous accompagne pas ?

Albert sourit.

—Non, répondit-il, et j'avoue que je me représente mal mon père prenant part à des distractions de ce genre.

—Cette nuit, en sortant de notre hôtel, il ne nous a rien dit ?

—Non... Pourquoi ?

—Pas un mot de plus... Voici ma mère... Demain, à l'atelier, je vous expliquerai le motif de ma question.

Valentine et Maurice, à cette minute précise, rejoignaient Marie.

En voyant Albert, qu'ils reconnurent du premier coup d'œil, tous les deux froncèrent le sourcil.

Albert les salua.

—Monsieur de Gibray !! dit Valentine en donnant à sa physionomie mobile une expression hypocritement gracieuse. Vous rencontrez sur le lac du bois de Vincennes, singulier hasard... dont je me félicite d'ailleurs !! Vous avez fait comme nous... Je vous approuve et serais au désespoir d'entraver votre liberté... L'espace est à vous !! Mes souvenirs à M. votre père, je vous en prie...

Valentine salua d'une inclination de tête, donna un coup de patin sur la glace et partit à toute vitesse, en ajoutant :

—Suis-nous, Marie !!

## XXXVII

—Allons visiter la cascade, dit Maurice, et joutons à qui arrivera le premier...

—Joutons, je le veux bien... répliqua Marie.

Et elle partit à son tour à toute vitesse, après avoir jeté un sourire à Albert de Gibray.

Ce dernier avait entendu les mots prononcés par Maurice : "Allons visiter la cascade..."

—Je la reverrai encore, murmura-t-il.

Puis, faisant un signe à son ami pour l'appeler, il se dirigea vers les rochers que nous avons décrits, mais en prenant la direction opposée à celle que suivait Valentine, c'est-à-dire en contournant la petite île en sens inverse, ce qui devait nécessairement l'amener à croiser de nouveau sa bien-aimée.

Albert patinait si rapidement que son amie avait peine à le rejoindre.

Marie, de son côté, filait, svelte et gracieuse comme une hirondelle.

Maurice avait un peu d'avance, mais la jeune fille le suivait de près et semblait gagner sur lui.

Mme Bressolles perdait du terrain et se trouvait à une cinquantaine de pieds en arrière.

Les curieux, massés sur le bord du lac, et dont le nombre avait augmenté, suivaient des yeux cette joute avec un intérêt facile à comprendre.

Ils voyaient la lutte engagée et, comme aux courses, les uns pariaient pour le jeune homme, les autres pour la jolie patineuse.

Ceux-ci étaient les plus nombreux.

Des voix criaient :

—Elle passera !... Elle arrivera première !...

Surexcitée par ces clameurs dont elle comprenait le sens et qui flattaient son amour-propre, Marie double l'énergie de ses élan.

Elle dépassa Maurice qui paraissait faiblir, mais qui cependant ne se reconnaissait point vaincu et suivait de près.

La tactique du misérable était simple.

Il fallait que Mlle Bressolles arrivât première pour être engoutie.

Lartigues et Verdier s'étaient armés de fortes jumelles, et ne perdaient aucun des détails de la lutte.

—Voici le moment... dit tout bas Verdier à son compagnon. Ma parole d'honneur, mon cœur bat...

—Silence ! commanda Lartigues. Elle approche...

En effet, trente mètres à peine séparaient Marie de l'amoncellement de roches moussues au milieu desquelles se trouvait l'unique passage, la coulée que nous connaissons.

Maurice, très ému, ralentissait visiblement son allure.

Marie atteignit la ligne des rocs et s'engagea dans la coulée où la mort l'attendait.

Verdier, Lartigues et Maurice ne respiraient plus.

Tout à coup déboucha du tournant de l'île un patineur rapide comme la foudre.

Il s'engagea dans l'étroit goulet, comme la jeune fille, mais par l'extrémité opposée.

Maurice frissonna.

Ce patineur allait-il arriver au piège avant Marie, disparaître à sa place et lui montrer le péril, que par un léger écart elle pouvait encore éviter ?

Seraient-ils au contraire engoutis tous les deux ?